

# Un voyage au Levant effectué par ordre de Louis XIV : Jean Foy-Vaillant dans l'Empire ottoman\*

Guy Meyer  
Centre Antoine Galland Izmir  
galmeyer@noos.fr



Synergies Turquie n° 5 - 2012 pp. 13-26

**Résumé :** Le numismate et médecin Jean Foy-Vaillant, ou plus simplement Vaillant (1632-1704) effectua un voyage dans l'Empire ottoman entre 1670 et 1673 (au plus tard) sur ordre de Louis XIV. Les documents fragmentaires relatifs à ce voyage sont à ce jour inédits. On se propose d'en présenter les grands traits et d'en citer les passages les plus originaux relevés dans les manuscrits de son itinéraire de Smyrne (Izmir) à Constantinople (Istanbul) et de ses descriptions de Nicomédie (Izmit), Prusa (Bursa), et Smyrne. Il avait pour compagnon de voyage le dessinateur Guillaume-Joseph Grelot qui illustra plus tard les voyages en perse de Jean Chardin et d'Ambrosio Bembo. Grelot publia, sous propre nom un récit de ses voyages en Turquie.

**Mots-clés :** Voyage en Orient, Louis XIV, (Foy)-Vaillant, Grelot, Izmir, Izmit, Bursa.

## XIV. Louis'nin emriyle Doğu'ya yapılan yolculuk : Jean Foy-Vaillant Osmanlı İmparatorluğu'nda

**Özet :** Sikke ve madalya uzmanı ve doktor olan Jean Foy Vaillant, ya da kısaca Vaillant (1632-1704), XIV. Louis'nin emri üzerine 1670 ile 1673 tarihleri arasında Osmanlı İmparatorluğu'na bir gezi yapar. Bu gezi ile ilgili belgeler henüz yayımlanmamıştır. Biz bu çalışmada, İzmir'den İstanbul'a uzanan ve İzmit, Bursa ve İzmir'in tanıtımlarını içeren bu el yazmalarının önemli noktalarını ve bazı özgün kısımlarını sunmayı amaçlamaktayız. Vaillant'ın yol arkadaşı daha sonraları Jean Chardin ile d'Ambrosio Bembo'nun İran gezisini resme alan çizer Guillaume-Joseph Grelot'dur. Grelot kendi adına Türkiye'ye yaptığı geziyi kendi adıyla yayımlar.

**Anahtar Sözcükler :** Doğuya yolculuk, XIV. Louis, (Foy)-Vaillant, Grelot, Izmir, Izmit, Bursa.

## A travel in the East done by order of Louis the fourteenth: Jean Foy-Vaillant in the Ottoman Empire

**Abstract:** The French numismat and medical doctor Jean Foy-Vaillant, or, in short, Vaillant, traveled in the Ottoman, empire between 1670 till 1673 (at most) by an order of Louis the Fourteenth. The fragmentary documents about this travel are still unpublished. We here present the synopsis of this travel and the most original statements issued from his manuscripts of the itinerary from Smyrna to Constantinople, and of his descriptions of Nicomedia, Prusa and Smyrna. He traveled with the drawer Guillaume-Joseph Grelot who worked later at the drawings illustrating the travels in persia of Jean Chardin and Ambrosio Bembo. Grelot published under his own name a book about his trips in Turkey.

**Key words:** Travel in the East, Louis the fourteenth, (Foy)-Vaillant, Grelot, Izmir, Izmit, Bursa.

Selon un truisme, les voyageurs des époques anciennes sont soit des marchands soit des missionnaires. Pour l'époque moderne, on pourrait ajouter les diplomates et les érudits, voire les militaires. Ces trois dernières catégories, auxquelles il faut joindre des ecclésiastiques, peuvent être chargées de mission sur ordre du souverain. Le voyage au Levant du botaniste Joseph Pitton de Tournefort, accompagné du peintre Claude Aubriet, en fournit un exemple bien connu (Tournefort, 1717). Cette implication de l'État dans les recherches à l'étranger est, pour cette haute époque, une originalité française. Les expéditions des savants furent étudiées, avec beaucoup d'érudition, par Henri Omont il y a plus de cent ans. Son ouvrage n'a toujours pas été remplacé. Les pages qu'il consacre à la mission de Vaillant ne peuvent que laisser le lecteur sur sa faim (Omont, 1902 I : 50-53).

La vie et surtout les voyages du médecin et numismate Jean Foy-Vaillant, (1632-1704) originaire de Beauvais, demeurent encore mal connus. Il fut pourtant le plus grand spécialiste des monnaies grecques et romaines du règne de Louis XIV qui jeta les bases de la science numismatique moderne. Toutes les biographies rédigées à ce jour dépendent largement de son éloge funèbre prononcé par Claude Gros de Boze devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Gros de Boze, 1727; Sarmant, 2003: 117-128)<sup>1</sup>. Vaillant, né Foy, a été adopté par un oncle Vaillant (Dessain, 2008: *passim*). Son état-civil n'a pas toujours été bien compris, provoquant des flottements sur son nom, mais depuis son adoption il s'appelle officiellement Jean Vaillant, tout simplement même s'il reste plus connu sous le nom de Foy-Vaillant (Meyer, 2012: 288, n. 11). Vaillant s'est rendu au Levant sur un ordre du roi. De ce voyage, débuté en mai 1670, il ne reste plus que des *disjecta membra* conservés à la BNF dans la collection Rothschild (A XVII, 830-835, ff° 61-82 = Vaillant, 1670): la relation autographe de son voyage de Rome à Smyrne, puis de Smyrne à Constantinople par la mer, des descriptions de Smyrne (Izmir, deux versions), Nicomédie (Izmit) et Prusa (Bursa). On peut y ajouter quelques souvenirs dans un ouvrage de numismatique sur les monnaies grecques de l'époque impériale romaine, des inscriptions grecques et latines copiées en cours de route imprimées principalement par Jacob Spon, et diverses passages du livre de Guillaume-Joseph Grelot qui fut un temps son serviteur (Grelot, 1680: 39, 44, 59-61, 223-224). On ignore la date exacte à laquelle vaillant retourna en France et l'étendue de ses pérégrinations.

Les fragments de Vaillant sont d'autant plus intéressants qu'ils apportent une foule de détails inédits qu'on ne retrouve pas chez d'autres voyageurs. Vaillant précède dans le temps la grande vague des voyageurs français érudits de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle: Antoine Galland, Jacob Spon, Paul Lucas, et Joseph Pitton de Tournefort. S'il n'est pas le premier savant à se rendre dans l'Empire ottoman, il fut précédé par Paul Belon du Mans ou Balthasar de Monconys, par exemple, il fut néanmoins un pionnier.

### L'itinéraire de Vaillant au levant

Il n'est malheureusement pas possible de retracer l'itinéraire complet de Vaillant au Levant. Il quitta Rome le 12 mai 1670, pour se rendre à Smyrne: *Les derniers ordres de la cour étant arrivés et m'étant disposé pour le voyage, je partis de Rome avec un jeune homme de Melun que je menai avec moi, qui fut le 12<sup>ème</sup>*

de mai 1670, lendemain de la coronation du pape Cément X. Nous arrivâmes le 17<sup>ème</sup> à Livourne et le 20<sup>ème</sup> nous nous embarquâmes, à midi, sur un vaisseau marchand anglais, monté de 18 canons et six pierriers, avec 40 hommes pour son service (Vaillant, 1670: f° 61r) Vaillant ne mentionne qu'à cette occasion le jeune homme anonyme originaire de Melun. C'est le dessinateur Guillaume-Joseph Grelot dont on ignore la date de naissance et les raisons qui l'on conduit à Rome (Grémois, 2001: 46-48). Vaillant ne précise pas non plus le contenu des ordres ni des instructions qu'il avait reçu de Louis XIV, mais l'objet de sa mission n'est guère difficile à imaginer: il se rendait dans l'Empire ottoman pour collecter des monnaies, pierres gravées, manuscrits et autres curiosités afin d'enrichir le cabinet du roi. Il devait aussi rapporter des informations diverses sur la géographie, les mœurs etc. des régions qu'il aurait l'occasion de visiter et d'en faire rapport au roi et aux ministres concernés. C'est sans doute la raison pour laquelle il a commencé de coucher par écrit ses souvenirs de voyages qui sont, jusqu'à présent, restés inédits.

Depuis 1662, en raison de ce qu'il nomme pudiquement des affaires privées (Vaillant, 1674: préface non paginée)<sup>2</sup>, Vaillant s'était installé à Rome où, s'étant pris de passion pour l'Antiquité, il s'était initié à la numismatique. Il était rapidement devenu l'un des principaux fournisseurs de Carcavy, garde du cabinet. Louis XIV et Colbert cherchaient inlassablement à augmenter les collections royales (Sarmant, 2003: 118). C'est donc de Rome, sa résidence ordinaire, qu'il se mit en route<sup>3</sup>.

Le navire anglais les déposa à Smyrne le 10 juin. Ils en repartirent le 3 juillet, à bord d'une barque turque pour Constantinople. Le vaisseau fit plusieurs escales Urla, dans le canal de Lesbos, à Alexandrie de Troade (qu'il confond avec Assos). Ils traversèrent les Dardanelles avant de longer la côte septentrionale de la Mer de Marmara jusqu'à Silivri si l'on excepte une brève escale d'une heure à Rodosto (Tekirdağ). Le 11 juillet, le bateau lança son ancre sous les murs de Constantinople, arrêté par des vents contraires, sans pouvoir entrer au port. Vaillant sauta dans un caïque pour se rendre à Péra chez l'ambassadeur, Denis de La Haye-Vantelet (Vaillant, 1670: ff° 69-70v). Le 8 août, Vaillant et Grelot sont prêts à repartir munis d'un passeport accordé par Mehmet IV<sup>4</sup> (Meyer, 2012: 288, n. 10).

La suite du voyage est moins assurée. Ils sont retournés à Smyrne par voie de terre, par Nicomédie et Prusa. De Prusa, ils se rendirent à Apamée Myrléa (Mudanya) et à Placia (sic, pour Panorme, aujourd'hui Bandirma), visitant sans doute Cyzique au passage. Ils empruntèrent ensuite un bac pour remonter le Rhyndacos (Çapraz çay) jusqu'au lac d'Apollonia (Ulubat Gölü) (Vaillant, 1700: 349). On perd ensuite leur trace, mais le chemin de Smyrne, par la vallée du Macestos (Susurluk Çayı) est bien connue et suit pratiquement la route moderne par Balikesir, Akhissar et Manisa. Vaillant repassa de nouveau à Smyrne en 1672. On ne sait guère quand il se rendit en Grèce, mais il est assuré qu'il passa à Athènes, Éleusis et Épidaure. Il est vraisemblable, qu'à l'occasion de cette visite en Grèce, Grelot et Vaillant en profitèrent pour s'arrêter dans plusieurs îles de l'Archipel. Vaillant effectua aussi une excursion à travers l'Anatolie, jusque dans les environs d'Adana (Meyer, 2012: 293). Il me semble qu'il faut insérer dans cet itinéraire un second séjour à Constantinople pendant lequel il aurait rencontré

le marquis de Nointel, ambassadeur à la Porte de novembre 1670 jusqu'en février 1680 (Vaillant, 1700: 364). Vaillant retourna en France soit, au plus tard, en 1673, soit, au plus tôt, au cours de l'année 1672. Grelot restait, quant à lui, en Orient. Dès avant la mi-janvier 1672, il était à Constantinople, seul (Galland, 1881, I: 31). Il partit ensuite pour le Liban avec un moine qui comptait se faire ermite, puis changeant d'avis il partit en Perse se mettre au service de Jean Chardin, puis d'Ambrosio Bembo rentrant en Europe avec ce dernier, en 1675. Il réalisa des dessins de la Perse pour ses deux patrons (Grémois 2001: 46-48).

### Une hostilité réciproque ?

En Orient, Vaillant se retrouve dans un univers différent dont il ne parle pas la ou les langues. En dehors du français, outre le latin et quelques notions de grec ancien qui lui servent à déchiffrer les légendes des monnaies et les inscriptions, il ne sait guère que l'italien, ce qui lui rend cependant quelque service. A bord de la barque qui le conduit à Constantinople, il rencontre un turc *qui avait été esclave pendant vingt-deux ans à Naples et parlait bon italien* (Vaillant, 1670: f° 69r). Ses vêtements européens le dénoncent immédiatement comme un étranger. Quand ils firent escale à Urla, il s'abstinrent d'y débarquer: *nous n'y entrâmes pas, à cause que ce sont gens de montagne, réputés méchants et voleurs, allant (sc. nous-mêmes) vêtus à la franque et n'ayant appris rien de leur langue* (Vaillant, 1670: f° 69r) Toujours sur la même embarcation, il se plaint de *l'insolence des mariniers turcs et (de) la malice des grecs* (Vaillant, 1670: f° 69v).

Il ne semble pas que Vaillant ait jamais appris aucune langue locale. Dans le passage où il explique pourquoi il n'était pas descendu à Urla, *n'ayant appris rien de leur langue*, il avait d'abord écrit, *n'ayant pas beaucoup appris de leur langue* qu'il a biffé ensuite. Grelot, en revanche, était doué pour les langues. Ambrosio Bembo qui l'employa dans la dernière partie de son voyage en Perse, nous informe qu'*outre le français, sa langue maternelle, il entendait plusieurs idiomes, tel que le latin, l'espagnol, le grec littéral (comprendre le grec vulgaire), l'arabe et le persan, sinon parfaitement, du moins assez pour communiquer* (Bembo, 2012: 394). Il faut y ajouter le turc. Grelot se met en scène dans un estaminet de Ténédos, vêtu à la levantine avec une veste et une barbe longue, s'entretenant en *langue turquesque* avec l'un compagnon de voyage, abusant ainsi cinq ou six français assis à une table voisine (Grelot, 1680: 10-11).

Vaillant déplore la situation des populations non musulmanes. Ainsi, à propos de Smyrne: *Les habitants sont environ 40 m(ille) âmes, en partie Turcs, sous la domination de qui elle soupire (sc. la ville), partie Grecs, Arméniens et Juifs que ces barbares traitent en esclave, puisque de ces deux derniers, ils en tirent annuellement le carage (i.e. carach, impôt sur les non musulmans)* (Vaillant, 1670: f° 66r = f° 81 r). La violence de l'expression, *sous la domination de qui elle soupire*, marque bien l'hostilité *a priori* de Vaillant à l'égard des Turcs. Il leur reproche les destructions qu'ils ont accomplies à Bursa: *Les Turcs ayant tout brisé et saccagé en prenant cette ville ayant passé tout au fil de l'épée les Chrétiens qu'ils y trouvèrent* (Vaillant, 1670: f° 78v). Ou celles qu'ils accomplissent encore à Smyrne ainsi que le peu d'intérêt des Turcs pour une histoire qui n'est pas la leur: *On y trouve souvent des restes précieux de*

*l'Antiquité, mais dont les Turcs sont si ennemis qu'aussitôt qu'ils trouvent quelques statues, bustes ou têtes, ils leurs rompent le nez et les défigurent entièrement (...)* On y rencontre aussi beaucoup d'inscriptions antiques mais les Turcs les font effacer pour abolir la mémoire de l'Antiquité peu à peu (Vaillant, 1670: f° 66v = f° 80v). Il oublie ou ignore qu'une partie de ces destructions dépendent d'un interdit religieux.

Pourtant ces jugements péjoratifs doivent être nuancés. A Bursa, il juge que les *manières des habitants sont assez douces* (Vaillant, 1670: f° 78v). En outre, il loue la gentillesse de la population turque de Nicomédie: *Nous avons reconnus ses habitants plus affables et plus doux qu'en beaucoup d'autres endroits* (Vaillant, 1670: f° 77r) Grelot, à propos de Bursa où il était avec Vaillant, reconnaît qu'il existe des Turcs *honnêtes* (Grelot, 1680: 224) Bien plus, Vaillant fit l'expérience de l'hospitalité orientale. Dans ce contexte, la commensalité devient possible et l'on se rend des services réciproques. A l'escale d'Urla, le cadi de la ville, son fils et deux aga embarquèrent sur le bateau qui allait de Smyrne à Constantinople: *Le cadi (...) ayant su que j'étais médecin me fit appeler et après lui avoir touché le pouls, nous raisonnâmes ensemble assez longtemps par le moyen d'un interprète et de depuis (il) me fit mille caresses, me faisant manger avec lui et les autres aga, un desquels je guéris d'une (fièvre) tierce de six semaines par une prise de fébrifuge. Et l'autre (s.c. aga), appelé Soliman, homme d'esprit et de grand jugement me venait voir à mon poste où il me fit prier de boire ensemble de mon vin et de ce que j'avais, ce qui me servait beaucoup contre l'insolence des mariniers turcs et la malice des grecs qui eurent tous depuis beaucoup de déférence pour moi* (Vaillant, 1670: f° 69r-v) Et Grelot surenchérit à ce propos: *bien souvent dans les caravanes, c'était à qui me ferait présent de quelques fruits, de quelques tasses de café ou du sorbet* (Grelot, 1680: 224-225). Or, de Smyrne à Adana, Vaillant et Grelot durent s'agréger, presque certainement, à une caravane.

Les préjugés des uns et des autres provoquent une méfiance qui peut aller jusqu'à l'hostilité, mais sans dépasser les bornes de la bonne conduite. Ces sentiments antagoniques sont la conséquence de la rivalité entre les deux religions. Vaillant en bon catholique, mais sans doute pas janséniste (*contra* Goubert, 1960: 341), exprime son opposition à l'encontre des musulmans. Les violences réelles ou supposées dont sont victimes les communautés chrétiennes quelques soient leur confession entretiennent sa rancune à leur égard. Confronté aux Turcs de chair et d'os, les préjugés s'affaiblissent cependant, sans pour autant disparaître.

### **La collecte de monnaies, manuscrits et inscriptions**

Vaillant est avant tout un antiquaire soit pour reprendre la définition de Furetière, *un homme qui a recherché et bien étudié les monuments qui nous restent de l'Antiquité, ou qui en a écrit* (Furetière, 1690). C'est sans doute à l'occasion de ce voyage qu'il reçut un brevet d'antiquaire du roi. Muni de cette commission, il était attaché à la maison du roi et recevait à ce titre une pension. Par la suite, il passa du service de Louis XIV à celui du duc du Maine, fils légitimé du souverain et de Mme de Montespan. On rapporte que son voyage au Levant augmenta considérablement la collection royale mais nous n'avons

guère de moyen d'en juger (Gros de Boze, 1727: 348; Sarmant, 2003: 119). Omont a publié une liste des monnaies que Vaillant avait acquises d'un juif de Smyrne et deux pièces achetées à Constantinople (Omont, 1902: 51-52). Au cours de ce voyage, il étudia divers cabinets de médailles à Constantinople, à savoir les collections d'Harvey, ambassadeur d'Angleterre, de Justin Coyler, ambassadeur de Hollande et de Nointel ambassadeur de France (Vaillant, 1700: 364). S'il est repassé à Constantinople, il fit alors la connaissance de M. De Blois, secrétaire de l'ambassade et lui-même collectionneur (Vaillant, 1675: 213) et d'Antoine Galland, secrétaire particulier et bibliothécaire de Nointel, qui fut plus tard le traducteur des Milles et une nuits (Abdel-Halim, 1964: 29-50). C'est une hypothèse vraisemblable. Ce qui est certain, c'est qu'après leurs retours respectifs à Paris au cours de l'année 1675, l'un de sa mission auprès de Nointel (Abdel-Halim, 1964: 51), l'autre de quelques mois de captivité à Alger (Sarmant, 2003: 119), ils entretenirent des relations très cordiales. Galland considérait Vaillant comme son professeur en numismatique (Abdel-Halim, 1964: 52) et Vaillant, avec un obscur M. Giraud, finança le second voyage en Orient de Galland, en 1678 (Couvreur-Viviers in Galland, 2001: 14-16).

Omont publie aussi une liste de manuscrits acquis par Vaillant à Constantinople pour le compte de la bibliothèque du roi (Omont, 1902: 50-51).

Outre les manuscrits et les monnaies, Vaillant s'intéressa aux inscriptions antiques. Il n'en rapporta que des copies. Dans le texte de la Relation de Smyrne, il reproduit le dessin d'une base en l'honneur de l'empereur Hadrien (Vaillant, 1670: f° 65v = f° 80v) et, à la suite, reproduit les textes de dix inscriptions antiques vues à Smyrne en 1670 (Vaillant, 1670: f° 83r-v), dont l'inscription de la base qui figure déjà dans le corps de la Relation. Il ne fait que mentionner les inscriptions qu'il a vu dans le cimetière de Nicomédie, annonçant la copie (perdue) de la plus ancienne (Vaillant, 1670: f° 77r). Grelot rapporte qu'il aurait découvert une ancienne inscription à Mudanya, le port de Bursa (Grelot, 1680: 39): *Parmi le grand nombre de villes qui ont porté le nom d'Apamée, celle que les Turcs appellent aujourd'hui Montagniac (Mundanya) en est une (...): mais si l'on doit croire aux vieilles inscriptions qui se trouvent sur les lieux, on peut assurer que Montagniac n'est autre chose qu'Apamée. Monsieur Vaillant, homme célèbre pour la recherche des choses anciennes, et que j'eue le bien d'accompagner en cette ville, y trouva une fort belle inscription sur un marbre carré, où le nom d'Apamée était écrit* (Grelot, 1680: 39). On ne la retrouve pas dans les inscriptions éditées sous le nom de Vaillant, pas plus que l'inscription Nicomédie et une seule sur les dix inscriptions de Smyrne (Spon, 1685: 351, XC)<sup>5</sup>. Vaillant, dans ses propres ouvrages de numismatique n'en édita qu'une seule, d'Apamée Myrléa (Meyer, 2012: 290) et en mentionne une autre à Smyrne (Vaillant, 1700: 293). D'autre part, notre numismate avait confié son cahier d'inscriptions à Jacob Spon, grand érudit Lyonnais et médecin lui aussi. Spon édita des inscriptions copiées par Vaillant dans trois de ses livres (Meyer, 2012: *passim*). On est donc en droit de supposer que Vaillant avait retranscrit un nombre inconnu d'inscriptions antiques qui ne nous sont pas parvenues.

Curieusement, Vaillant ne décrit que très brièvement les ruines antiques. Il n'a guère vu que des restes à Bursa et Izmit. Il ne s'attarde guère sur les ruines

de Smyrne (Meyer, 2008: passim), si ce n'est pour évoquer des ruines d'aqueduc et d'égout retrouvées à l'occasion de captage près de la source de Sainte-Vénérande (en grec, Hagia Paraskevi, i.e. Vendredi Saint)<sup>6</sup> (Vaillant, 1670: f° 65v = f° 80r; Meyer, 2008: 312) et l'abondance des chapiteaux composites auxquels il attribue une origine micrasiatique (Vaillant 1670: f° 66v = f° 80v).

### La description des villes et de leurs activités économiques

Si le but premier de sa mission était d'enrichir le cabinet et la bibliothèque du roi, il devait aussi rapporter des informations sur le pays. Vaillant note soigneusement sa route, énumère les agglomérations qu'il aperçoit du bateau. Il fait le décompte des minarets. Les trois descriptions particulières de Bursa, Nicomédie et Smyrne, commencent toutes par un bref historique et quelques mots sur leur situation géographique et leur assiette. Il donne des évaluations de leur population respective. Pour Nicomédie on doit se contenter de chiffres partiels qu'il semble tirer de registres administratifs: *Ses habitants sont environ au nombre de 9 000 hommes portants armes; il y a environ 100 maisons de Grecs et autant d'Arméniens* (Vaillant 1670: f° 76r). A Prusa, il compte *140 000 hommes ou environ tant turcs, arméniens que grecs et juifs, il n'y a qu'un Français habitant apostat appelé M. Le Blanc, de la ville d'Aix, depuis dix-sept ans* (Vaillant, 1670: f° 78v) et à Smyrne *40 000 habitants (supra)*. Il dit toujours un mot des institutions locales qui gouvernent les villes. Il est, en dehors de la mention du converti Le Blanc, remarquablement discret sur ses concitoyens présents en Orient, et plus généralement sur les marchands étrangers dont il ne parle qu'à propos de la douane de Smyrne, sinon quelques allusions aux Francs, comprendre les occidentaux, lorsqu'il traite de la peste et des fièvres.

Vaillant s'intéresse aux activités économiques. Ainsi, l'exportation de bois et la construction navale à Nicomédie: *Son principal trafic est de bois qu'elle porte en Constantinople et dont elle travaille continuellement pour fabriquer des vaisseaux et galères comme nous en vîmes encore deux sur les chantiers* (Vaillant, 1670: f° 77r). Grelot complète la relation de Vaillant :

*La plupart des grands vaisseaux: saïques, barques, caïques, et autres bateaux des marchands de Constantinople se fabriquent à Nicomédie, mais ils ne réussissent pas mieux la construction des bâtiments de mer que dans l'architecture civile et militaire. Il s'y fait des vaisseaux qui sont à la vérité de très haut bord et fort grands, mais qui sont aussi très méchants voiliers et facile de prise. Lorsque j'y passais, on en bâtissait deux qui furent près de trois ans à être achevés. On les mena à Constantinople pour les y faire charger et commencer leur premier voyage. Ces deux vaisseaux firent l'étonnement de toute la ville, ils étaient si hauts et si grands qu'il n'y en avait pas un dans le port qui ne parut auprès d'eux comme une petite barque* (Grelot, 1680: 42-43). Ces bateaux, selon Grelot, partirent pour l'Égypte, mais ils furent saisis en chemin par un corsaire maltais.

Vaillant évoque inévitablement la soie de Bursa: *Son principal trafic est de soie écrue dont le bezestein le plus considérable est entièrement rempli. Elle a grand commerce pour cet effet avec la Perse et une partie des marchands qui vendent ces (soies) sont Persiens naturels (i.e. natifs de Perse, Persans). Elle n'a d'autre fabrique que de velours et taffetas, mais principalement ouvrages d'or car on ne voit dans toutes les boutiques que des nippes superbes et de cette façon.*

*La plupart des marchands ont leur cafetan de soie et les femmes de ce pays portent par dessus leur veste un grand voile blanc qui leur pend par derrière à un pied près de terre (Vaillant, 1670: f° 79r). Vaillant signale un autre produit plus original, la glace de l'Olympe de Bithynie, l'Uludag: Il est d'une hauteur très grande (2543 m.), et sans doute plus que celle du Mont Cenis (col à 2082 m., mais le Signal du Mont Cenis culmine à 3356 m.), sur lequel, telle diligence qu'on peut faire, il y vaut une grande journée pour arriver au sommet où il y a un lac qui ne commence qu'à dégeler au mois d'août et dont on porte la glace à Constantinople. Les Turcs la fendent à la hache et, ainsi, l'emportent en morceau (Vaillant, 1670: f° 78r). Cette glace, conservée dans des glacières, servait au rafraîchissement des boissons et à la confection des sorbets.*

Smyrne est déjà une importante place de commerce: *L'échelle qui a été transférée de l'île de Chios depuis environ vingt années, la rend aujourd'hui la plus fréquentée du domaine turc (Vaillant, 1670: f° 65v = 81r). Antoine Galland, huit ans plus tard, situe ce basculement pas beaucoup plus de trente ans auparavant, en accord avec Vaillant (Galland, 2000: 182; Galland, 2001: 222). Mais le transfert des consulats de l'une à l'autre, et donc de l'activité des commerçants, se situe beaucoup plus tôt, vers 1620. Tous ses habitants, nous explique Vaillant, sont presque tous marchands. Leur trafic est principalement de soies, toiles de coton, fils de chèvres, cuirs, cires et drogues qui lui viennent du Levant. Il ne s'y fait aucune fabrique sinon de savons (cf. Galland, 2000, 181; Galland, 2001, 222) qu'elle communique à toutes les villes voisines et même à Constantinople. Elle reçoit toutes les autres marchandises des villes et villages d'alentour qui les y transportent la plupart par de petits chameaux qu'on rencontre en assez grand nombre dans ses avenues (Vaillant, 1670: f° 65v = f° 81r). Antoine Galland dresse un tableau beaucoup plus complet du commerce de Smyrne d'après un document rédigé par les marchands français (Galland, 2000: 152-155; Galland, 2001: 185-192). Curieusement Vaillant ne mentionne pas les caravanes à long rayon d'action venant d'Alep, Angora (Ankara) et la Perse (Galland: 2000, 182; Galland, 2001: 223).*

Vaillant décrit aussi les activités agricoles: *Son terroir est fertile en blés, grains (céréales), olives et fruits, mais principalement en vins qui passent entre les plus excellents de l'Asie. Les montagnes voisines qui sont au levant et midi sont assez couvertes de bois et fournissent quantité de sangliers pour le divertissement de la chasse qui est permise (sc. aux européens) à un chacun hormis deux ou trois fois dans l'année que le cadî envoie prier les consuls de n'y point aller à cause de certains oiseaux qui suivent les cigales pour les détruire. Ses jardins sont tous potagers, assez remplis d'orangers, mais il s'y trouve peu de citronniers. Les grands du pays louent aussi leurs jardins à des Grecs qui sont ceux qui cultivent ici les jardinages. Ils ont dans la plupart un puits carré d'où on tire l'eau pour arroser. Deux roues font aller cette machine, l'une est en terre (i.e. sur le sol, à l'extérieur du puits) que tourne un homme ou un mulet qui fait tourner celle qui est dans le puits, beaucoup plus grande et qui a un long chapelet fait en guise de sabots qui en lèvent l'eau et la versent dans une auge de bois (i.e. un conduit) qui la distribue par de petits canaux dans un bassin qui en est quasi comme le réceptacle et de là, par tout le jardin, quand ils veulent (Vaillant, 1670: f° 68r = 81v). La zone des jardins s'étendait dans la plaine littorale, au nord de Smyrne, à l'emplacement occupé aujourd'hui par*

le quartier d'Alsancak et autour d'Halka Pınar (les Bains de Diane) jusqu'au marais salant qui occupait le rivage à l'avant de Bornova. Une bonne partie de ces terrains appartenaient à un Turc originaire d'Ankara, Imam Oglu. Voici ce qu'en dit Antoine Galland, en 1678: *il est particulièrement le possesseur d'une bonne partie des jardins potagers qui sont du côté du septentrion, où il n'y avait, il n'y a pas plus de trente ans, que des marais qu'il a fait sécher, en faisant écouler les eaux par des canaux et n'en ayant retenu que ce qui est nécessaire pour les arroser, qu'il prend du fleuve Mèlès (le torrent du Pont des Caravanes et le ruisseau des Teinturiers) que l'on saigne en beaucoup d'endroit pour ce sujet* (Galland, 2000: 93; Galland 2001: 116). Si Vaillant ne parle pas des rivières pour l'irrigation, il est, en revanche, l'un des premiers à décrire cette sorte de noria, précédant de près d'un siècle le comte de Choiseul-Gouffier, lorsque celui-ci décrit les jardins de Chios (Barbier, 2010: 103).

### Les monuments turcs

Notre voyageur ne néglige pas, contrairement à beaucoup d'autres l'architecture civile des Ottomans. Son appréciation est plus nuancée que celle de Grelot dont l'opinion a été citée plus haut et qui les tient en piètre estime.

A Nicomédie, il décrit longuement le kiosque du Grand Seigneur, admirant surtout l'appartement des femmes: *Cet appartement était carré ayant une grande galerie alentour, de 16 pieds de largeur, pavée de pierre de marbre ancien trouvées dans les ruines de cette ville, au milieu de quoi était une fort belle chambre de 34 pieds en carré, ayant quatre fenêtres égales, par en bas, de chaque côté, et quatre au-dessus, embellie (sc. la chambre) au dehors d'une très belle faïence qui avoisine si fort la porcelaine que les Hollandais en ayant fait venir quantité de la leur qui n'approchait point de sa perfection n'en ont pas trouvé le débit (et) ont été obligés de la ramporter. Le haut de cette chambre s'élève en dôme dont le plafond du dedans est (un) ravissement, et richement doré et embelli de mille petits compartiments d'or, d'azure et de fine laque. Le plancher est couvert de tapis de Perse et le sofa entouré d'oreillers en broderies d'or et de soie* (Vaillant, 1670: f° 76v).

Vaillant est sans doute le premier à s'extasier, du moins par écrit, devant les faïences décoratives turques et à noter leur supériorité par rapport aux produits équivalents des Hollandais. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler qu'en cette même année 1670, débute à Versailles l'édification du Trianon de Porcelaine (détruit en 1687), recouvert de faïences bleues et blanches, d'inspiration chinoise, importées des Pays-Bas ou imitées de modèles hollandais.

A Bursa, ce sont les bains qui retiennent son intérêt: *Proche de la ville, quasi à l'entrée du bourg, du côté de la montagne est une source d'eau, Çekirge, si chaude qu'il est impossible d'y mettre autre (sc. chose) que le doigt fort légèrement et promptement pour ne pas être brûlé. On peut cuire même la viande. Les Turcs ont fait à vingt pas de là de très beaux bains en tempérant cette eau. On entre d'abord dans une très grande salle couverte de deux beaux dômes sous lesquels, diversement, sont deux fontaines qui jettent de l'eau douce de tous côtés. Elle est pavée de très beau marbre blanc et sert pour les*

*bains ordinaires des Turcs. Au milieu de cette salle, à côté droit est une petite porte carrée par où, en passant, on laisse deux petits cabinets séparés de même qualité que celui dans laquelle on va entrer. Il est très grand, fait en rond avec un perron tout à l'entour, embelli de marqueterie de marbre noir sur blanc dont il est paré. Au milieu est un grand bassin d'eau tiède et toute cette salle et à demi remplie de fumée et ressemble aux étuves à suer. De celle-ci, vous passez dans une troisième, beaucoup plus chaudes où l'on met les malades (à) suer pour toutes les maladies froides quarte (maladies sans fièvres). On les y laisse trois heures entières et (ils) les font boire jusqu'à quatre ou six pintes de cette eau. Chacun dit qu'elles sont d'un grand effet et l'on y concoure de tout l'Empire turc et le temps principal est au mois d'août quoiqu'il ne laisse pas d'opérer et s'en servir en tout temps (Vaillant, 1670: f° 79r). On reconnaît bien le médecin derrière le voyageur et l'antiquaire.*

### **Le médecin et le curieux d'histoire naturelle**

Cet intérêt, quasi professionnel, pour les bains se manifeste une seconde fois à propos de Smyrne: *On a découvert et mis en usage, depuis environ quinze ans, des eaux sulfurées à deux lieues de cette ville dont la vertu est très grande pour les paralysies, sciatiques, engourdissements, douleurs, et, généralement, toutes les maladies froides dont nos francs ont fait des heureuses expériences. La fontaine où l'on se plonge jusqu'au col est toute bourbeuse, à découvert et sans aucun ornement ni embellissement. A côté de celle-là, on en voit une autre couverte en rond qu'on m'a dit être de peu d'effet et de laquelle personne ne se sert. Il y a d'autres eaux minérales à six ou sept lieues de la ville, d'un autre côté, qui participent du fer et (du) vitriol qu'on envoie quérir par bouteilles, mais dont les Turcs se servent assez peu (Vaillant, 1670: 82). La date de la découverte de cette fontaine située à huit km environ de Smyrne semble à première vue surprenante. Cette source chaude correspond aux Bains d'Agamemnon, à Ilica, et sont connus depuis l'Antiquité. En revanche, aucun des voyageurs qui a précédé Vaillant, du moins à ma connaissance, ne les mentionne. Ils sont, par la suite, assez souvent visités. Pour les secondes sources minérales, on peut hésiter entre Menemen, Seferehissar ou Urla, voire Nif. Le règne de Louis XIV correspond au renouveau de la faveur des eaux minérales et des cures thermales chez les médecins comme à la cour (Millepierres, 1964:189-197). Le roi consommait régulièrement des eaux minérales et le duc du Maine, fils légitimé du souverain et futur protecteur de Vaillant, effectua des cures thermales à Barèges (Millepierres, 1964: 196).*

Le docteur Vaillant consacre un paragraphe aux fièvres qui sévissent à Smyrne: *Les mauvaises vapeurs qu'attirent les grandes chaleurs de l'été des marais voisins rendent l'air quasi infecte et c'est ordinairement au mois d'octobre que se répandent les fièvres malignes (bénignes en apparence, mais dangereuses) et pestilentiennes (i.e. la peste) qui sont les maux ord(inaires) de cette ville. Ces fièvres commencent la plupart par des fièvres intermittentes qui dégènèrent en fièvres lypiriques (ardentes, Furetière, 1690: s.v. fièvre) quelques fois et quand elles sont venues à ce degré, il n'y a quasi plus de remède. Mais la plupart sont toujours de très difficile guérison et les médecins que j'ai consultés ont observé que les Turcs mourraient plutôt des fièvres pestilentiennes, quand elles règnent, et les Francs de fièvres malignes. Les Turcs, durant leurs fièvres, ne*

*se font saigner qu'une ou deux fois au plus, mais toujours une livre à la fois, et cela au commencement. Ils ne se purgent qu'à la fin de la maladie durant laquelle ils n'usent que du far pour bouillon et la chaire de mouton et de poule pour nourriture, rejetant le bouillon à cause des serpents, disent-ils qu'elles (les poules) mangent en ce temps, ne laissant pas d'user de la chaire, comme si l'un n'avait pas la qualité de l'autre ou qu'ils crussent que l'infection (sc. dues aux serpents ingérés par les poules) s'en alla avec (i.e. dans) le bouillon. Finalement, les Turcs appellent le médecin fort tard et le plus souvent quand ils n'en ont plus besoin (Vaillant, 1670: f° 68v<sup>7</sup> = f° 82r).* La phrase expliquant le régime des Turcs lorsqu'ils sont malades mérite quelques explications. Ils ne consomment pas de bouillon, mais le remplacent par du far, un gruau ou une bouillie de céréales. Ils prétendent, en effet, que pendant cette période les poules mangeraient des serpents dont les effets néfastes se transmettraient au bouillon mais pas à la chaire de la volaille.

On a vu que Vaillant avait eu l'occasion de pratiquer la médecine en faveur d'un aga turc lorsqu'il était en route pour Constantinople. Grelot raconte comment le docteur lui sauva la vue alors qu'ils allaient voir une source d'eau minérale aux environ de Nicomédie: *marchant à travers de ces joncs, deux mouches-guêpes que j'avais peut-être séparées d'ensemble, se jetèrent chacune sur mes yeux et m'y dardèrent de leur aiguillon: la douleur que je ressentis de cette pique fut extrême. Il me fut impossible d'ouvrir les yeux pendant un quart d'heure et, si je n'avais été pour lors en la compagnie de Monsieur Vaillant docteur en médecine, j'aurais couru grand risque de m'en devoir retourner à tâtons à Constantinople, au lieu de me préparer à aller voir la Perse. Mais comme ce savant homme connaît aussi bien la vertu des plantes que la valeur des médailles, il m'appliqua aussitôt quelques feuilles d'une herbe qu'il trouva proche de nous. Et, m'ayant étuvé les yeux d'eau et du suc de cette herbe, il m'en apaisa la douleur (Grelot, 1680: 43-44).*

Notre médecin se montre particulièrement observateur quand il décrit les marées qui affectent le golfe de Smyrne: (La mer) *croît et décroît aux mouvements de la lune et j'y observai qu'en pleine lune sa mer était retirée de deux à trois toises de son rivage qu'elle remplit à mesure qu'elle (la lune) décroît, tellement que ses vives eaux (i.e. les hautes eaux) sont aux nouvelles lunes (Vaillant 1670: f° 68v-r = f° 81v-82r).* Comme l'explique Furetière, dans son Dictionnaire universel, publié en 1690 après la mort de l'auteur: *on appelle aussi le vif de l'eau, les grandes marées (s.v. vif).* On notera incidemment que Vaillant connaissait les deux frères Furetière, Antoine et Nicolas, eux-mêmes collectionneur de monnaies et de livres (Vaillant 1674: *index cimeliarchiorum*, non paginé; Vaillant, 1675: 214). Selon Vaillant, les hautes eaux ont lieu lors de la nouvelle lune. Le mécanisme des marées, connu depuis Galilée, mais tous les paramètres mis en jeu ne sont pas encore parfaitement maîtrisés, surtout en ce qui concerne les variations locales. On en est encore à faire des relevés. Les observations de Vaillant ne valent que pour Smyrne, cette année-là, entre le 10 juin et le 3 juillet, où le solstice d'été tombait le 21 juin, à lune montante, à l'extrémité d'un golfe barré par des bas-fonds.

Il conclut sa description de Smyrne par une brève notice de botanique, qui était alors une discipline rattachée à la médecine, et d'histoire naturelle. *Il n'y a rien*

de particulier en ce pays pour les herbes et les simples que la scammonée (le liseron) qui y vient assez en abondance et des arbres et arbrisseaux que le laurier rose dont les ruisseaux et les lieux humides qui se trouvent par la campagne sont souvent ornés. Pour les animaux et reptiles, que des Caméléons qui ne se font quasi voir qu'en avril et mai. Pour les oiseaux que des akbaba (traduction littérale: père blanc, en turc moderne, le vautour), autrement dit oiseaux du Prophète. Les francolins (Galland, 2000: 146, 179; Galland, 2001: 179, 220) assez beaux de plumage, de la grosseur d'une perdrix (la perdrix appartient à la même famille que les francolins), dont la chair est aussi délicate que celle des akbaba est odieuse. Les halasakars, gros comme des grives, de plumage gris blanc; ce sont ces oiseaux que j'ai dit ci-dessus qui suivent les cigales pour les dévorer. Les cigognes (Galland, 2000: 179; Galland 2001: 220) et les tourterelles y nichent sur les maisons et ces premières qui viennent avec les hirondelles s'en retournent avec elles. Il y vient ici, en hiver, des oiseaux qu'on nomme gobilles et les Turcs sacacous. Ils sont blancs comme les cygnes et plus gros de corps et plus ample d'ailes, mais pourtant plus raccourcis, dont le bec est noir et plat et la partie du dessous a comme un sac qui s'étrécissant s'élargit et lui sert pour dévorer d'assez gros poissons et comme de magasin pour les petits. Tous ces oiseaux sont d'une telle vénération chez les Turcs que se seraient un crime et sujet d'avanie que d'y tirer (Vaillant, 1670: f° 82v). Le sacacou ou gobille semble être un pélican. La description du bec, noir et aplati, ne doit pas égarer, Vaillant n'a sans doute pas pu réaliser une observation directe de l'animal qui ne vient à Smyrne que pendant l'hiver (Belon, 1555: 153-156). La Relation de Smyrne correspond au séjour estival que Vaillant fit dans cette ville en 1670. L'oiseau halakasar ressemble au becfigue ou fauvette des jardins, abondant à Smyrne, mais qui ne se nourrit que de fruits, comme son nom l'indique (Belon 1555: 348; Galland, 2000: 179; Galland, 2001: 220). Il doit plutôt s'agir d'un guêpier, mais ce dernier à un plumage très coloré, principalement bleu-vif. Pierre Belon du Mans décrit, au XVI<sup>e</sup> siècle comment on attrapait les guêpiers, en Crète, avec des cigales (Belon, 1555: 225).

## Épilogue

Ce bref aperçu n'épuise pas les richesses des observations de notre voyageur, mais souligne leur intérêt et leur originalité.

Vaillant avait commencé la mise au propre de ces notes de voyage. Il subsiste deux états de l'itinéraire de Rome à Smyrne et deux états de sa *Relation de Smyrne*, la seconde étant sans doute complète. Ces versions successives, dont aucune ne correspond à une mise au propre définitive, témoignent cependant d'une progression vers une version finale qui ne vit jamais le jour. Grelot de son côté laisse entendre que Vaillant travaille à la publication de ses voyages: *j'en laisserait faire une plus longue discussion à cet illustre voyageur (Vaillant) dans la curieuse relation qu'il a fait espérer des courses, ou plutôt des études qu'il a faite dans les trois parties de notre continent* (Grelot, 1680: 39), écrit-il à propos de l'identification du site d'Apamée-Myrléa à Mundanya. Mais Vaillant ne mena jamais cette entreprise jusqu'au bout et bien au contraire une bonne partie de ses carnets et de ses papiers semble aujourd'hui définitivement perdue. Il ne subsiste, outre les manuscrits qui font l'objet de la présente

étude que les pièces et les livres qu'il rapporta à cette occasion au cabinet du roi et surtout le splendide ouvrage qu'il consacra aux monnaies impériales grecques (Vaillant: 1700).

Notre numismate, confronté à un monde différent et, en apparence menaçant, sut aller au-delà de ses préjugés. Ces dons d'observations et sa curiosité lui ont permis d'enrichir ses carnets de voyages de détails riches et nouveaux pour l'époque. Ses centres d'intérêt recourent les préoccupations de son temps pour les faïences ou les eaux minérales, par exemple. Cette première équipée en Orient lui donna l'envie de réitérer. Il effectua certainement un second voyage au Levant, encore moins bien connu que le premier au cours duquel il visita Alexandrie et la Perse. Sa qualité de médecin l'aïda parfois autant que le passeport du sultan ; aussi, dans une lettre qu'on lui attribue, adressée à Pontchartrain, conseille-t-il de faire passer pour médecin un autre voyageur, Paul Lucas, qu'on projette d'envoyer au Levant, lui aussi sur ordre du roi (Omont, 1902: 329).

## Bibliographie

- Abdel-Halim, M. 1964. *Antoine Galland, sa vie et son œuvre*. Paris: Nizet.
- Belon, P. 1555. *L'histoire naturelle des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits*. Paris: Guillaume Cavellat.
- Bembo, A. 2012. Invernizzi, A. ed. *Ambrogio Bembo, Il viaggio in Asia (1671-1675) nei manoscritti di Minneapolis e di Bergamo*. Alessandria: edizioni dell'Orso.
- Barbier, F. 2010. *Le rêve grec de Monsieur de Choiseul: les voyages d'un européen des Lumières*. Paris: Armand Colin.
- Desaint, P. 2008. «Sur les pas de Jean Foy-Vaillant». *Mémoires de la Société Académique d'archéologie Sciences et Arts, département de l'Oise*, 35, pp. 1-13.
- Furetière, A. 1690. *Dictionnaire universel*. 3vols non paginés. La Haye: A. et R. Leers.
- Galland A. 1881. Schefer, Ch. ed. *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople (1672-1673)*. 2 vol. Paris: Ernest Leroux.
- Galland, A. Bauden, Fr. *Le voyage à Smyrne: un manuscrit d'Antoine Galland (1678)*. Paris: Chandeigne.
- Galland, A. 2001. Couvreur, M., Viviers, D. edd. *Voyages inédits, I. Smyrne ancienne et moderne*. Paris: Honoré Champion.
- Grémois, J.-P. 2001. Un dessinateur français en Orient, Guillaume-Joseph Grelot. In: Auzépy M.-Fr., Grémois, J.-P. *Byzance retrouvée: érudits et voyageurs français (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*. Paris: HESS-Presses de la Sorbonne.
- Goubert, P. 1960. *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*. Paris: SEVPEN.
- Grelot, G.-J. 1680. *Relation nouvelles d'un voyage de Constantinople*. Paris: En la boutique de Pierre Rocolet. Chez la veuve de Damien Foucault.
- Gros de Boze, Cl. 1727. «Éloge de Vaillant le père». *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1, pp. 346-354.

Meyer, G. 2008. «Les ruines de Smyrne dans les relations des voyageurs (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles): étude préliminaire». *Journal des Savants*, pp. 273-381.

Meyer, G. 2012. «Non pas Athènes mais Épidaure: à propos d'une inscription publiée par Jacob Spon et du voyage en Grèce du numismate Jean Vaillant». *Revue des Études grecques*, 125 (1), pp. 287-293 (sous presse).

Millepierres, Fr. 1964. *La vie quotidienne des médecins au temps de Molière*. Paris: Hachette.

Omont, H. 1902. *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, première partie*. Paris: Imprimerie nationale.

Sarmant, Th. 2003. *La république des médailles*. Paris: Honoré Champion.

Tournefort, Joseph Pitton de. 1717. *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roy*. 2 vols. Paris: Imprimerie royale.

Spon, J. 1685. *Miscellanea eruditae antiquitatis*. Lyon: aux frais de l'auteur.

Vaillant, J. (Foy-). 1670. *Manuscripts inédits, BNF, Fonds Rothschild, A XVII, 830-835*.

Vaillant, J. (Foy-). 1674. *Numismata imp. rom. praestantiora*. Paris: Robert de Ninville et Jacob Villery.

Vaillant, J. (Foy-). 1675. *Noms des curieux de Paris*. In Spon, J. *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon*. Lyon: Antoine Cellier.

Vaillant, J. (Foy-). 1700. *Numismata imp. augustarum et caesarum a populis, romanae ditionis graeceloquentibus*. Amsterdam: Huguetan.

## Notes

\*J'ai modernisé la langue dans toutes les citations des auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle, tout en essayant d'en conserver la saveur. Les parenthèses dans les citations sont des ajouts de ma main.

<sup>1</sup> Desaint, 2008, renouvelle avec bonheur tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur l'enfance de Vaillant.

<sup>2</sup> Sarmant, 2003, p. 118, a relevé l'originalité de l'expression sans l'expliquer. Vaillant, à peine veuf s'était enfui à Rome en 1662, avec sa belle-sœur mineure. Il était poursuivi en justice par sa belle-famille pour inceste et enlèvement. Il ne retourna en France qu'après son voyage au Levant, bénéficiant de la protection royale.

<sup>3</sup> Il réside habituellement à Rome jusqu'au voyage de 1670. Il ne garde qu'une «adresse postale», à Paris, chez M. Gayant, rue Saint-Jacques. Gayant est un chirurgien qui fut membre de l'Académie royale des Sciences.

<sup>4</sup> La traduction de ce passeport est conservée dans les documents du fonds Rothschild.

<sup>5</sup> Les neuf autres inscriptions de Smyrne ont été copiées par d'autres voyageurs et ne sont donc pas, à proprement parlé, inédites.

<sup>6</sup> Vers Aliaga Cami, derrière l'hôpital, dans le quartier de Konak, où l'on peut encore voir un conduit d'aqueduc antique.

<sup>7</sup> La première version s'interrompt brutalement après *durant laquelle ils n'usent*.